

Après le dîner

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 30

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207004>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VIEUX LAUSANNE

REMONTONS à quarante ans en arrière. Nous ne connaissions pas les autos, les syndicats, les roses Crinson, l'appendicite, les festspiele, l'incinération et autres productions du XX^e siècle. On avait alors à Lausanne des foires *de sorte*. Il n'y avait pas, sur la Riponne, comme aujourd'hui, tous les mercredis et tous les samedis, de nombreux étalages. Quatre fois par an et durant trois jours : mercredi, jeudi et vendredi, la place de la Riponne, moitié sud, se couvrait de bancs ; le côté nord était occupé par les chars de légumes, pommes de terre surtout. Le marché du fromage se tenait à la rue Centrale actuelle.

Les enfants, qui n'étaient pas gâtés par des réjouissances coutumières, attendaient « la foire » avec impatience, parce que les parents et leur proches leur donnaient quelques centimes « pour leur foire », et ces enfants, dont nous étions, s'achetaient régulièrement un couteau, qu'ils perdaient non moins régulièrement au bout de peu de temps. Alors, à la foire suivante, on se procurait un nouveau couteau ; nouvelle foire, nouveau couteau, nouveau plaisir... il n'y avait pas de raison pour que cela finisse. L'âge seul venait trop tôt mettre un frein à cette chère habitude.

En ce temps lointain, l'idée de foire éveillait l'idée de biscôme. Biscôme et foire, foire et biscôme, l'un n'allait pas sans l'autre, et ce pain d'épices (pour parler français) paraissait meilleur, plus moelleux, plus aromatique que tout ce que l'on consommait aujourd'hui sous ce nom. Les marchandes de cet excellent produit étaient ordinairement de grosses dames ; elles débitaient leur marchandise sous forme de bandes de cinquante centimètres de longueur ; elles vendaient aussi des souris en biscôme, un sifflet planté dans le derrière (des souris, pas des marchandes), ainsi que des cœurs ornés de deux amandes, et des hommes et des dames, également en biscôme, les bras arrondis en anses, le chef orné d'une plume, que le consommateur arborait à son chapeau quand le bonbon était mangé. Ces articles coûtaient *cinque* (un sou, comme disent les Lausannois d'aujourd'hui).

Sur cette Riponne, on achetait aussi, chez des confiseurs d'occasion, des objets en sucre, colorés en rose foncé, qui représentaient des coqs, des poissons, etc., etc. ; les uns commençaient à sucer leur coq par le bec, d'autres prétendaient que c'était meilleur de commencer par la queue ? *De gustibus et coloribus non disputandum.*

La foire du mercredi était la plus courue, la plus animée, la plus bruyante ; tout Lausanne y accourait. Les cris des marchands, les cliquées des trompettes que de nombreux bouèbes se payaient, le brouhaha de la foule, tout cela produisait un vacarme étourdissant.

Il y avait un coin de foire occupé par des marchands d'étoffes, de broussetout (gilets de chasse, pour parler correctement), par des chapeliers, par des cordonniers de Vaulion. Mais ces diverses marchandises, comme « les étrennes utiles », avaient peu d'attraits pour les enfants.

On voyait « Picouline », à l'ombre d'un grand parapluie rouge, qui offrait un lot composé d'un caleçon, d'une cravate, d'un couteau de poche et d'une pipe, soit quatre objets pour 5 francs ; il abaissait successivement ses prétentions à 4 fr. 50, 4 fr., 3 fr. 50, 3 fr. et, pour finir à... un franc et cinquante !

Il y avait aussi une casquette en peau de lapin, sous laquelle un piémontais à frimousse de fouine, avec des anneaux d'argent aux oreilles, vendait de la gomme laque en bâton en disant aux badauds que c'était *une racine per ras-coumouder vaisselle, pourçallaine, pierre à pot, tant qu'on ne pout plu la casser oussqu'il a*

été soudée. On ne connaissait ni la sécotine, ni le ciment pluss !

Après 1871, on vit un personnage qui offrait des chansons françaises, tout en apprenant les airs aux amateurs. Coiffé d'une casquette de moblot, perché sur une caisse, il chantait en pinçant une guitare étiée et en larmoyant :

Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Car malgré vous, nous resterons Français,
Vous avez pu germaniser la plaine
Mais notre cœur (ici un point d'orgue) vous
[ne l'aurez jamais.]

C'était touchant, tout le monde pleurait. Alors, pour effacer la triste impression, le même s'affublait d'un casque à mèche et chantait avec force grimaces :

C'est le sire de Fich' ton kan
Qui s'en va-en guerre,
A deux sous tout le paquet
Le père, la mère Badingue et le petit Badinguet.

Et pour changer :

Chacun me nomme avec orgueil
Charlotte la républicaine,
Je suis la gloire plébéienne
Du faubourg Montorgueil.

Le chanteur prononçait républicaène et plébéyaène, et tout gosses que nous étions nous remarquions cela.

Il y avait aussi, le long du mur de la Route neuve, les marchands d'écuelles, mais cela ne nous disait pas grand'chose, à peine risquions-nous un œil guilleret sur les pots de chambre de couleurs variées que les marchands alignaient dans leurs étalages.

Les établissements publics des environs de la place faisaient des affaires d'or, surtout quand Epiteaux et sa clarinette daignaient les honorer d'un morceau de sa composition : *Danse des Bots* ou la *Valse des coquemars*.

Et le soir arrivait et tout rentrait dans l'ordre. Le second jour était moins mouvementé. Le troisième jour était consacré par les marchands à l'emballage de leurs produits et par les gamins à la recherche des pièces de monnaie que le public aurait pu laisser tomber et perdre. Je n'en connais point qui se soit enrichi à ce métier.

Telles étaient les foires de Lausanne il y a quarante ans. C'était le bon temps. *Quantum mutatum ab illo!*

MÉRINE-OS.

Après le dîner. — Mais, mon cher, pourquoi donc as-tu été de si méchante humeur avec ta femme, pendant le souper ?

— Mais tu as bien vu que le repas était détestable.

— Eh bien, alors, c'est à la cuisinière qu'il fallait faire des reproches.

— Ah ! non, par exemple. Elle nous quitterait illico... Je ne crains pas cela de ma femme.

A PROPOS D'UN CŒUR

DIEPPE, sa ville natale, a la gloire et la statue de Duquesne ; Aubonne en a le cœur.

La ville de Dieppe a célébré ces jours, par des fêtes auxquelles assistait le ministre de la marine, le tricentenaire de la naissance de Duquesne. La ville d'Aubonne avait été aimablement conviée à ces fêtes. Elle fut empêchée de s'y faire représenter.

Puisque notre pays, où Duquesne a séjourné et auquel, à sa mort, on confia la garde de son cœur, est ainsi associé aux hommages rendus à la mémoire du célèbre amiral, il est bien permis de rappeler brièvement ici la belle carrière de celui-ci. Nous le faisons par l'organe d'un chroniqueur français.

Trois cents ans ont passé depuis que, dans la maison d'Abraham Duquesne, à Dieppe, Marthe de Caux, sa femme, mettait au monde un fils qui devait être « le grand Duquesne ».

L'époque à laquelle naquit Duquesne vit s'opérer de radicales modifications dans la guerre navale. Jusque-là, les batailles navales n'étaient que des mêlées confuses d'où toute direction d'ensemble était absente. Cependant, sous la main puissante d'Elisabeth, la marine anglaise avait pris avec les Drake, les Hawkins, les Raleigh un essor considérable, tandis que les Hollandais « rouliers des mers » faisaient les plus grands efforts pour conserver la situation prépondérante qu'ils avaient su acquérir.

La France avait un retard considérable lorsque parut Richelieu. Il eut vite fait de comprendre la suprême importance de l'empire des mers. Pour la disputer d'abord aux deux colosses maritimes et permettre à ses successeurs de la conquérir sur eux, il n'épargna rien.

Certes, les adversaires étaient dignes les uns des autres : à Sourdis, d'Estrées, Duquesne, Châteaurenau, Tourville, les Anglais opposèrent Monck Blacke, le prince Rupert, le duc d'York, tandis que les Hollandais eurent à leur tête deux des plus remarquables amiraux qui furent jamais : Van Tromp et de Ruyter. Il y eut vraiment, à cette époque, une floraison exceptionnelle de grands hommes de mer.

Le père de Duquesne tenait parmi les Dieppois un rang honorable. Il le devait un peu à son titre de « capitaine entretenu au service du Roi » et plus encore à sa qualité d'armateur doublé d'un corsaire. Du Normand il avait la finesse, du Dieppois, la bravoure téméraire. Il légua à son fils Abraham ces deux traits caractéristiques.

Abraham se signala donc dès l'âge de 16 ans. Son père étant tombé malade à bord du *Petit-André*, qu'il commandait et qui, du reste, lui appartenait, le jeune Duquesne, malgré son âge, le suppléa. Ayant fait la rencontre d'un hollandais, *Le Berger*, il prit sur lui de l'attaquer et s'en rendit maître. Cette brillante conduite attira sur lui l'attention de Richelieu qui lui octroya une commission de « capitaine entretenu dans la marine royale ».

Il ne faudrait pas croire, cependant, que l'avancement fut dès lors rapide pour ce capitaine de 16 ans. Pendant de nombreuses années, malgré les guerres maritimes, Duquesne ne fut qu'une simple unité sans relief bien particulier.

Ce qui contribua, plus que toute autre chose, à le mettre en vedette, ce fut l'heureuse détermination qu'il prit d'entrer au service de la reine Christine de Suède au moment où la guerre éclatait entre elle et le Danemark. Entré au service de la reine Christine avec le grade de capitaine de vaisseau, Duquesne ne tarda pas à être nommé « amiral-major » (contre-amiral) et c'est à lui en grande partie, que les Suédois durent leur victoire définitive sur la flotte danoise.

Duquesne servit trois ans la Suède, puis il retourna en France.

En 1674, l'Angleterre et la Hollande ayant conclu une paix particulière, Louis XIV se trouva seul en présence des marines combinées de la Hollande et de l'Espagne.

Un événement considérable se produisit soudain : la révolte de Messine contre la domination espagnole. Incapables par eux-mêmes de réduire la ville révoltée, les Espagnols appelèrent les Hollandais à leur secours.

Libres, enfin, de toute entrave politique, les Français allaient se mesurer contre la première marine du monde. Le grand, l'illustre Ruyter parut bientôt en vue de Messine. Louis XIV lui opposa Duquesne, auquel il eut la sagesse de donner carte blanche.

Cette mémorable campagne fut digne des deux grands hommes qui engagèrent ce duel redoutable.

Une première fois, le 8 janvier 1676, près de l'île Stromboli, les flottes française et hollandaise se livrèrent bataille. Lutte si furieuse que Ruyter déclara n'avoir jamais été à si chaude affaire. Trois mois plus tard, en vue de Catane, les deux rivaux se retrouvèrent en présence. L'acharnement des combattants fut supérieur encore à celui du glorieux combat du 8 janvier. Cette fois la défaite des Hollandais et de leurs alliés se trouvait complète. Et cette défaite se doubla d'un deuil national : blessé à mort, Ruyter expira pendant la retraite.

A l'époque de ce grand événement historique, Duquesne avait soixante-six ans et près de cinquante ans de service à la mer. Calviniste, sa religion trempait des caractères durs à eux-mêmes et durs aux autres : il sut commander et se faire obéir. Il n'eut pas de ces funestes hésitations qui gâtent